



GUGLIELMO MARCONI.

L'efficacité du système de télégraphie sans fil comme moyen de communications entre navires en mer a été démontrée par de concluantes expériences. Le Signor Marconi vient d'initier nos marins aux secrets du mécanisme des instruments dont il se sert.

LA FIN DU JACKSONISME.

Les résultats de la victoire de la démocratie.

Hier soir, de bonne heure, à six heures quarante-cinq minutes, le Comité Central des Jacksoniens a fermé ses bureaux. Un mauvais plaisant qui se trouve derrière nous, au moment où nous écrivons ces lignes, lâche par-dessus nos épaules ce mot de "boutique fermée." Nous ne relevons cette expression que pour la blâmer, pour en faire ressortir l'inconvénience: on ne doit jamais plaisanter les vaincus, surtout quand ils se conduisent honorablement et reconnaissent eux-mêmes leur défaite.

Cette fermeture si prompte, dès le lendemain, presque le jour même de la proclamation du scrutin, est un événement considérable pour la Nouvelle-Orléans. C'est une déclaration nette et claire en vertu de laquelle le Jacksonisme abdique et renonce à toute réclamation, à toute protestation. Elle nous annonce, surtout, que nous aurons un interrègne calme, exempt de toutes tracasseries auxquelles sont généralement exposés, en pareil cas, les administrés de l'avenir, en lutte avec celles du passé.

Ajoutons, pour édifier complètement nos lecteurs à ce sujet, que M. Flower a fait, hier, une gracieuse visite au maire élu, et que les deux adversaires d'hier ne sont séparés bons amis et parfaitement résolus à ne se faire, l'un à l'autre, aucune opposition, ouverte ou sourde. Les télégrammes et lettres de félicitations continuent à pleuvoir dans les bureaux et à la résidence de M. Capdevielle. Un détail auquel le public est resté jusqu'ici trop étranger: nos élections municipales avaient, d'une façon toute spéciale, attiré l'attention

d'un grand nombre des principales villes de l'Union. On sait, en effet, que la réforme des municipalités est une des grandes questions qui s'agitent dans les différents cités du Nord et de l'Ouest.

De là, l'intérêt qui s'attachait à la lutte qui était engagée parmi nous, et du succès de laquelle dépendait la victoire du parti réformiste. C'est ce qui explique les lettres de félicitations envoyées à M. Paul Capdevielle par bon nombre de maires de grandes villes, notamment par ceux de Chicago et de Cincinnati.

On le voit, tout le monde aux quatre coins de l'Union, sait que nous sommes dans le mouvement et l'on nous approuve; on nous en félicite hautement et chaleureusement. Alors, tout va pour le mieux dans la meilleure des communautés possibles; nous voilà lancés à fond de train dans une nouvelle ère de progrès et de prospérité, et nous ne nous y arrêterons plus que quand nous aurons glorieusement atteint le but de nos efforts. Nous avons désormais à notre tête l'homme qu'il nous faut pour nous guider sur cette voie de salut.

LES REPUBLIQUES DU Sud de l'Afrique.

A peine commençons-nous à nous remettre des émotions que nous ont causées nos élections municipales, que nos attentions sont attirées du côté du Sud de l'Afrique, où un peuple libre, une république, a pris les armes pour secouer le joug d'une monarchie. Ce qui donne un caractère tout particulier à cette lutte qui ne fait que commencer, c'est que de nos succès ou de l'insuccès des Boers dépend ou l'affranchissement, au moins partiel, de l'Afrique, ou sa complète subjugation par l'An-

gletterre. C'est ce qui explique pourquoi les puissances européennes s'inquiètent si vivement de l'issue de ce conflit. Presque toutes ont de grands intérêts engagés dans ces parages lointains, et ces intérêts courraient de graves dangers, si les Boers étaient complètement battus; on peut même aller plus loin et affirmer qu'ils seraient anéantis, l'Angleterre se trouvant complètement maîtresse de toute la partie orientale du Continent noir, depuis la Méditerranée et le Nord de l'Égypte jusqu'à la pointe méridionale de l'Afrique.

Un incident tout à fait récent vient encore aggraver la situation. Le Transvaal et l'Etat Libre d'Orange, tout en étant soumis à l'Angleterre, jouissaient d'une quasi-indépendance. Ils se gouvernaient à leur guise et constituaient deux républiques fortes, enclavées dans une vaste région en proie à la barbarie et à la sauvagerie.

C'est du côté des Boers que lui venait la lumière. C'est par là que la civilisation et le libéralisme pouvaient s'infiltrer peu à peu dans ces malheureuses contrées. Avec la subjugation des Boers, tout espoir de ce genre s'évanouit. Car l'Angleterre, profitant de ses avantages, déclara nettement aujourd'hui qu'elle va reprendre son ancienne souveraineté sur le Transvaal et l'Etat Libre d'Orange.

Reste à savoir si les puissances européennes permettront à l'Angleterre d'annuler ces deux Républiques. Malheureusement, elles sont divisées; elles se jalousent les unes les autres, et il est bien possible qu'elles laissent s'accomplir l'écrasement des Boers.

Espérons que les républicains d'Afrique, s'ils sont vaincus, trouveront quelque appui chez ceux de l'ancien et du nouveau monde.

L'obusier de campagne modèle 1898 de l'armée allemande.

Depuis le 1er d'octobre, l'artillerie de chaque corps d'armée allemande a deux divisions comprend 21 batteries de 75 mm. et trois d'obusiers.

Le mystère dont ces dernières pièces étaient entourées jusqu'à ce jour s'éclaircit maintenant, grâce au nouveau règlement de manœuvres qui vient d'être distribué aux régiments. Bien que ce règlement soit très sobre de détails, il permet cependant de se faire une idée assez exacte de ce qu'est l'obusier de campagne.

Cette pièce, du calibre de 105 mm., a une longueur de 1 m. 26 (12 calibres) et un poids très sensiblement égal à celui du canon de 75 mm. Comme celui-ci, elle est traînée par six chevaux. Le système de fermeture de la culasse est du modèle Leitwill, c'est-à-dire qu'il consiste en un coin manœuvré horizontalement et dans un sens perpendiculaire à l'axe du canon. Par le fait, il n'y a qu'un mouvement à exécuter pour ouvrir ou fermer la culasse. La gâchette est enfoncée dans un état métallique, mais ne fait point corps avec le projectile. Le charge est fragmené, par galettes, de telle façon qu'il n'est pas la dimension à volonté, suivant que les angles de tir doivent être augmentés. Ces galettes sont au nombre de sept. Avec la charge minima, la portée est de 2,100 mètres avec un angle de chute de 28 degrés.

Les projectiles que tire l'obusier sont: l'obus proprement dit et le shrapnell, muni tous deux d'une fusée à double effet et pesant 16 kilos.

La forme extérieure de la pièce est exactement la même que celle du canon de campagne; l'affût est pourvu d'une bêche de croise et

LA MANIFESTATION DE BOUGIVAL.

On a célébré ces jours-ci, à Bougival, la mémoire de trois ouvriers fusillés en 1870 par les Allemands; l'un, Debergue, avait coupé les fils télégraphiques établis par les assiégeants; les deux autres, Martin et Cardon, avaient manifesté leurs sentiments patriotiques.

Le cortège s'est formé à deux heures sur la place de la Mairie. De nombreuses délégations étaient venues de Paris et de Versailles. Les sociétés de gymnastique et de tir, au nombre de trente, ont pris la tête pour se rendre au monument élevé près du champ où les trois Français furent fusillés.

Le Drapeau avait envoyé une délégation à la tête de laquelle se trouvaient son administrateur, M. Dumontel, et M. Le Menuet. On remarquait, en outre, MM. Haussmann, député de la circonscription, Couturier, maire de Bougival, Gabriel, ancien député, et Me Hornbostel, avocat.

La musique du 1er régiment du génie et les sapeurs-pompiers de Bougival et du Chesnay jouent la *Marseillaise* pendant que les présidents des sociétés patriotiques prennent place sur l'estrade dressée en face du monument. Une palme verte, envoyée par M. Deroulède, est déposée au bas de la statue.

La série des discours commence. M. Gentil, petit-fils d'un habitant de Bougival qui assista à l'exécution, M. Haussmann, divers membres des sociétés prennent la parole. M. Edmond Lepelletier parle le dernier. Il lit d'abord la lettre suivante que M. Deroulède lui a adressée:

Prison de la Santé, 21 octobre. Camarade Lepelletier, Paix que vous m'y invitiez, je ne me refusais certes pas à vous envoyer mon souvenir pour la touchante cérémonie de dimanche. Il me plaît même beaucoup que ce soit vous, l'ancien soldat de 1870, vous l'ardent combattant de nos luttes patriotiques, qui déposiez en mon nom cette palme verte sur le monument élevé aux glorieux ouvriers Debergue, Martin et Cardon, si superbement morts pour la France.

L'instinct populaire comprend si nettement, quand rien ne l'égare, qu'avant la fraternité humaine aux devoirs vagues et lointains, il y a la fraternité nationale avec son indissoluble solidarité, ses exigences précises et ses sacrifices immédiats.

Aussi n'est-ce pas la volonté qui me manque pour aller porter mon hommage aux trois héros de Bougival et saluer avec vous les fidèles pèlerins de ce pèlerinage sacré. D'autant que, comme vous, moi aussi je suis du pays, puisque c'est presque en face de chez vous, dans ma vieille maison de Croissy, qu'on est venu brusquement me chercher un matin pour me conduire là où je suis maintenant.

Mais, d'où je suis et où que je sois, de tels anniversaires attirent toujours ma pensée au milieu des bons citoyens qui les célèbrent.

Soyez donc, je vous prie, mon

interprète et dites bien, vous qui savez si bien dire, que jamais la France n'a eu plus besoin d'être aimée, défendue; dites bien qu'au temps de la Grande Révolution, patriote et républicain n'était qu'un même mot et qu'il faut avant tout que notre troisième République reste française si nous voulons rester un peuple.

C'est l'idée de patrie qui forme les grandes nations, et qui les maintient. Vive notre patrie, la France! Vive la République française!

PAUL DEROULEDE, président de la Ligue des patriotes, représentant du peuple pour le département de la Charente.

Cette lecture est fort applaudie. M. Lepelletier fait alors un long discours sur l'idée de patrie et la nécessité d'avoir une armée forte et respectée. On crie: "Vive Deroulède!" et "Vive l'armée!"

Sur l'invitation de M. Dumontel, les assistants descendent à Croissy, à la villa de M. Deroulède. MM. Forain, Lepelletier, Hornbostel suivent les clairons qui sonnent en traversant Bougival. La villa de Croissy est entièrement close. Ils accrochent des bouquets à la grille. M. Lepelletier prononce encore quelques paroles accueillies par de nouveaux cris de "Vive Deroulède!" et les manifestants se séparent sans autre incident.

ANECDOTES.

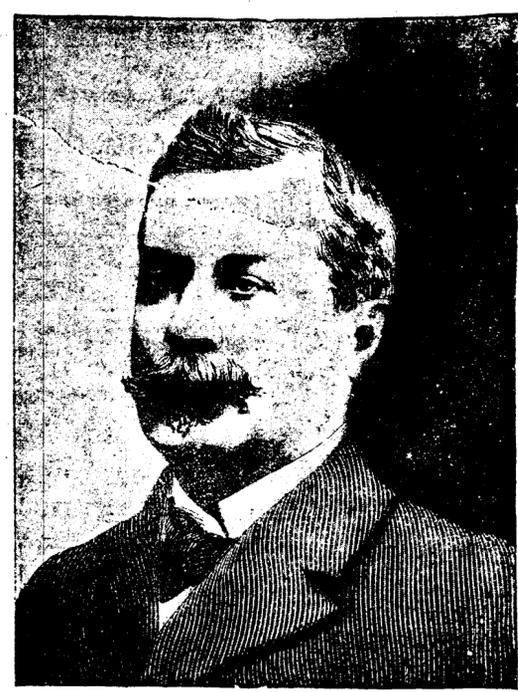
Le centenaire des événements de 1799 donne un caractère d'actualité aux anecdotes relatives à Napoléon Ier. C'est de Bonaparte jeune et aussi de Bonaparte tricheur, que nous nous occuperons aujourd'hui.

En principe, Bonaparte n'aimait pas le jeu, et, suivant l'expression de l'un de ses plus fidèles mémorialistes, c'était fort heureux pour les personnes invitées à ses cercles, car lorsqu'il était à une table de jeu, comme il se croyait obligé de le faire, rien n'était plus ennuyeux dans le salon. Et aussi, dans un passe-temps aussi frivole, le caractère dominateur de Bonaparte se manifestait encore.

Il donnait aux cartes, et même au vingt et un, la préférence, parce que ce jeu marche plus vite que les autres, et si, en faisant compte de ses beaux rendants d'armes, il se plaisait à embellir, à vanter sa fortune, il ne dédaignait pas à l'aider, les cartes à la main. En un mot, il trichait.

Voici comment il s'y prenait au jeu de vingt et un: Il demandait une carte; si elle le faisait perdre, il ne disait rien et la laissait sur la table; il attendait que le banquier eût tiré la sienne. Le banquier montrait-il une carte favorable, alors Bonaparte jetait ses cartes sans les montrer et abandonnait sa mise. Si, au contraire, la carte du banquier lui faisait dépasser vingt-et-un, Bonaparte jetait encore ses cartes sans les montrer et se faisait payer sa mise. Il s'amusa beaucoup de ces petites tricheries, surtout lorsqu'on ne s'en apercevait pas. Ajoutons qu'il ne profitait point des petites vicieuses qu'il faisait ainsi au hasard, et qu'à la fin de la partie, il rendait généralement tout ce qu'il avait gagné, pour que ses partenaires malheureux ne le partageassent.

Demandez toujours les Purple Trading Stamps, car si vous ne les faites pas, le marchand croira que vous n'en faites pas une collection et alors ne vous les offrira pas.



ISIDORO JIMENEZ.

SAINT-DOMINGUE.

Le nouveau chef d'Etat de Saint-Domingue, Isidoro Jimenez, est le fils du général Manuel Jimenez, qui fut lui-même président de la république avant l'annexion éphémère à l'Espagne en 1862. Il est âgé de cinquante-trois ans.

Il se consacra aux affaires jusqu'en l'année 1874, où il se jeta dans la politique; il contribua au renversement du général Baez et à l'avènement de la présidence libérale du général Espaillet.

A la chute de celui-ci, il s'exila en Haïti, où il aida le général Hippolyte à conquérir le pouvoir en 1889. Pendant toute la durée de la présidence d'Ulysse Heureaux à Saint-Domingue, M. Jimenez dut rester hors de son pays; il se livra à d'importantes opérations commerciales et créa des comptoirs à New-York, à Hambourg et à Paris, où il s'était fixé pendant quelques années depuis 1892.

Ruiné par le président Heureaux et la crise d'Haïti, il tenta en 1898 un débarquement sur la côte nord de Saint-Domingue, à Monte Cristi.

Il échoua, s'enfuit, fut détenu aux îles Bahamas puis y avoir équipé l'expédition filibustière de la *Fanita*. Finalement il s'était établi à la Havane lorsque l'assassinat du président Heureaux lui offrit l'occasion de renouveler avec succès sa tentative de l'an dernier et de conquérir le pouvoir en attendant l'arrivée de M. Jimenez.

Quant au vice-président, M. Vasquez, il était le président de la junte provisoire qui s'organisa à Moca, à la fin d'août, pour prendre la direction du mouvement en attendant l'arrivée de M. Jimenez.

AMUSEMENTS.

CRESCENT THEATRE.

On s'amuse beaucoup, chaque soir, au Crescent depuis dimanche,

aux représentations de "Beauvais le lève-him so", une des bouffonneries les plus franchement amusantes de la scène américaine. La pièce est, du reste, très habilement enlevée par les artistes qui, à force d'habileté, doublent la valeur de la pièce.

Pour dimanche prochain, on nous annonce la première de "The Sporting Duchess", un des grands succès actuels.

THEATRE TULANE.

Il est probable que M. J. Hackett n'a jamais eu et n'aura jamais une aussi belle occasion de faire montre de la diversité de ses qualités que dans "Repert of Hentzan", où il joue deux grands rôles, si différents, si difficiles: la transformation est tellement complète, que l'on croit voir devant soi deux artistes distincts.

Aussi la foule remplit-elle le Tulane depuis dimanche soir, et il en sera de même jusqu'à dimanche prochain où le Tulane nous promet une première bien intéressante, celle de la bouffonnerie très connue "His Father's Boy".

GRAND OPERA HOUSE.

"The Wife", une des meilleures pièces incontestablement que l'on ait jouées cette saison au Grand Opera House, y attire toujours la foule, et il en sera de même jusqu'à samedi soir. MM. Farum et Murdoch, ainsi que Miss Lyra, s'y sont taillés un superbe succès. Tout cela, en attendant la pièce de "Under the City Lamps" qui doit être donnée après-demain, on matinee, à 2 heures précises. C'est un mélodrame plein de situations étonnantes qui va fournir aux principaux membres de la compagnie Baldwin-Melville, de nombreuses occasions de déployer leur talent dramatique ou comique. Quant aux effets de scène, le titre seul de la pièce en indique la nature.

L'administration a fait des frais énormes pour étonner et émerveiller ses habitués; et les costumes sont aussi riches que la mise en scène. Une grande semaine va s'ouvrir pour le Grand Opera House.

AMUSEMENTS.

CRESCENT THEATRE.

On s'amuse beaucoup, chaque soir, au Crescent depuis dimanche,

je vais donner des ordres, on vous soignera.

Car vous ne voulez pas en ce moment rentrer chez votre père? — Je n'oserai pas.

— Oui, plus tard, j'arrangerai cela.

Restez donc en cette maison, personne ne saura qui vous êtes, et personne ne vous le demandera.

Et, faites comme moi, espérez encore. Peut-être tout n'est-il pas perdu!

Ah! sans vous, sans ce hasard qui m'a conduit au bord de la Marne, vous seriez morte, et je n'aurais jamais su où il était.

Mon enfant, pour cela, soyez bénie!

Sur ces mots, prononcés d'une voix entrecoupée de larmes roufoulées à grand'peine, monsieur Jacques sortit brusquement du salon, perdu de chagrin, laissant Madeleine interdite au milieu de la pièce.

Un quart d'heure plus tard, Marie la servante, venait se mettre à sa disposition pour l'installer sommairement et l'installer en même temps que son maître venait de partir pour Paris.

Soutenu par le faible espoir que M. Jacques lui avait présenté si ardemment, la jeune fille consentit alors à vivre quelques jours de plus, et à rester à l'usine Doltaire.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

37 Commencé le 31 août, 1899

DETRESSE MATERNELLE.

PAR HENRI GERMAIN.

TROISIÈME PARTIE.

MADÉLEINE DÉSESPÉRÉE.

N'espérez-vous pas être heureux un jour? — Oh! non, plus jamais, ja-

mais! — Pourquoi cela?

Chacun, ici-bas, n'a-t-il pas sa part de joies comme de douleurs? Et les unes, hélas! ne s'achètent qu'au prix des autres.

— Je croyais cela, il y a quelques jours encore, répliqua Madeleine d'un accent indéciblement triste, mais l'effrayante réalité m'a bien vite et trop cruellement enlevé cette illusion.

— Voyons, insista M. Jacques, d'une voix où vibrat une bonté pitoyable si sincère que Madeleine se sentit gagnée; voyons, ne serait-ce pas par hasard un ébriquin d'amour qui cause votre désespoir?

— Hélas! oui, monsieur. Madeleine se sentit ronger en faisant cet aveu, mais elle ne le regretta point cependant; son hôte l'avait compris.

Seulement, ce fut pour M. Jacques un trait de lumière; il se souvint des confidences faites autrefois par André, sur la route de Créancy, puis les révélations faites par Thérèse Ledoux vinrent confirmer ses présomptions. Il ne douta plus que le désespoir de Madeleine fut causé par André, même indirectement.

Mais au moment de questionner de nouveau la jeune fille à ce sujet, toutes ses cruelles appréhensions de la veille, toutes ses souffrances de la nuit le ressaisirent brusquement.

Maintenant qu'il savait quels

liens puissants l'unissaient à l'ingénieur, dont il déplorait si amèrement l'absence, il brâit d'interroger Madeleine à son sujet, en même temps qu'il redoutait en la questionnant d'apprendre une mauvaise nouvelle.

Et il demeurait indécis, tremblant, ému, le cœur et l'esprit tenaillés d'idées contraires. Cependant il se décida à prononcer ce nom qui lui brûlait les lèvres.

— N'est-ce pas à cause de M. André? demanda-t-il en tremblant un peu.

— Oui, monsieur.

— Ah! si vous saviez, je l'aimais tant!

— Comment, vous l'aimiez; est-ce donc fini?

— Oui, fit Madeleine qui sentait son cœur déborder de chagrin.

— Fini, déjà, murmura M. Jacques.

— C'est qu'alors il est parti, sans doute!

— Non, monsieur, oh! non. Combien j'eusse préféré cela, pourtant, car on se console parfois d'un abandon, mais jamais de certaines pertes.

— Je ne vous comprends pas.

— Eh bien!... eh bien! reprit Madeleine d'abord hésitante, mais qui ne put se contenir plus longtemps; non, André n'est pas parti, mais la vérité c'est qu'il doit être mort à l'heure actuelle.

— Mort!... André! s'écria

M. Jacques qui laissa tomber sa tête entre ses mains crispées, terrassé par le coup terrible qui l'atteignait brutalement.

— Oui, mort! répéta Madeleine comme un écho lugubre.

Et voilà pourquoi, reprit-elle d'un accent désespéré, moi aussi, j'ai voulu mourir, pourquoi je m'espère plus aucune joie, aucun bonheur sur cette terre.

Si vous saviez tout... Je m'aurais plus d'espoir qu'en lui, depuis que, follement, je m'étais enfuie de chez mon père, pour ne point appartenir à un autre.

— A un autre, à qui donc?

— A M. Marcel, le fils de M. de Preles qui m'avait demandé.

Alors, alors... continuait-elle avec une exaltation croissante, à mesure qu'elle parlait, quand j'ai su qu'André était perdu, je suis venue ici pour chercher ses parents qu'il voulait voir à l'heure suprême, et qu'il m'avait chargée de lui ramener.

Mais suppliée par moi, ils m'ont brutalement chassée et maudite comme une fille perdue, comme une criminelle... et tout s'est brisé en moi, j'ai perdu la tête, j'ai voulu me rufugier dans l'éternel oubli...

— Ah! c'est horrible!... horrible!

— Pauvre enfant, fit tristement M. Jacques, profondément remué.

Puis, comme, en son trouble,

il ne comprenait pas très bien les explications que lui donnait Madeleine, il demanda:

— Vous parlez très certainement des Ledoux, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— Quand donc les avez-vous vus?

— Hier soir.

— Hier soir?... répéta M. Jacques étonné.

Mais à quel moment?... — Vers dix heures.

Ils étaient sortis, j'ai attendu leur retour, assise à leur porte, sur une borne.

J'étais arrivée de Paris, une heure plus tôt seulement.

— De Paris?

— Oui, de Paris, où j'avais quitté mon cher André mourant.

Mais il croyait avoir quelques heures à vivre encore et il se soutenait par l'espoir d'embrasser une dernière fois ceux qui l'avaient élevé.

— Vous n'étiez donc pas certaine de sa fin? demanda fébrilement M. Jacques en l'âme duquel venait de surgir une faible espérance.

— Malheureusement si monsieur.

— C'est lui-même qui me l'a affirmé, prédisant l'avenir entendit dire tout bas hier matin au médecin en chef de l'hôpital.

— De l'hôpital?... André est-il à l'hôpital?

— A Lariboisière, où le malheureux avait été transporté il y a huit jours, à la suite de l'ac-

cident de chemin de fer dont il a été victime à Eaubly.

— Mon Dieu! mon Dieu! que m'apprenez-vous là, mon enfant! gémit M. Jacques, dont l'esprit s'égarait.

Cependant il sentit l'impérieux besoin de se ressaisir pour mieux comprendre, pour agir au plus vite, s'il en était temps encore.

Il fit appel à toute son énergie, à toute sa force de caractère, et d'une voix sifflante, par phrases hachées, pressées comme les tumultueuses pensées qui affluaient à son cerveau, il dit:

— J'ai intérêt, ... un puissant intérêt à sauver André.

Je ne peux pas vous expliquer cela maintenant.

Je vais partir pour Paris dans une heure, et j'irai à l'hôpital Lariboisière, je verrai le médecin, je verrai André, et s'il faut, pour l'arracher à la mort, provoquer un miracle, je le ferai.

Ah! vous ne savez pas, il m'est à présent aussi cher qu'à vous.

Mon désespoir est aussi grand que le vôtre; je ne veux pas... non, je ne veux pas qu'il meure!...

Et comme Madeleine le regardait, stupéfaite de cette exaltation subite, plus grande que la sienne, il continua:

— Vous ne pouvez pas comprendre, plus tard, vous saurez tout. Promettez-moi seulement de rester ici pendant mon absence,